

2^e année. — N° 111.

(L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE)

LE NUMÉRO : 25 CENTIMES

(ABONNEMENTS : France : Un an : 12 fr. : Étranger : 20 fr.)

30 Décembre 1916.

(30, Rue de Provence, Paris. — Tél. Bergère : 36-61)

J'ai vu...



LE CAPITAINE
R. DE BEAUCHAMP
LE HÉROS DES RAIDS D'ESSEN

ET DE MUNICH,
MORT AU CHAMP
D'HONNEUR DEVANT VERDUN

FOP 47



AVEC NOS SKIEURS, QUI SE BATTENT DANS LES NEIGES DES VOSGES

Voilà trois hivers que nos Alpains sont installés solidement sur les crêtes des Vosges qui, durant ces mois-ci de l'année, sont recouvertes d'un blanc manteau. Comme au temps de paix, où ils violaient intrépidement la montagne géante que défendait pourtant son armure de neiges mouvantes, ceux qui, pour l'Histoire, resteront les légendaires " Diabes bleus ", les pieds

chaussés de skis ou de raquettes, dégingolent les pentes des collines alsaciennes et s'en vont harceler sans cesse l'ennemi dans ses tanières enfumées. Sur l'Harmantsweilerkopf, à la Schlucht, à Metzeral, à Thann, ce sont nos skieurs qui font bonne garde, jusqu'au jour où, dans une sublime poussée, comme à Verdun, nos soldats achèveront la délivrance de l'Alsace



AVEC LES SOLDATS DE MANGIN : LEURS FIGURES

Nos peintres de batailles ont immortalisé les plus caractéristiques expressions de physionomie des combattants : faces convulsées, yeux exorbités par la charge ou l'assaut, bouches ouvertes par un cri glorieux... Mais la guerre moderne manque de "panache" ; elle est, comme le génie, une longue patience, et l'art violent n'y trouve plus son compte. Pourtant quelle

peinture vaudrait ce simple et naturel portrait de soldats ? Ce cliché qui a fixé, sans apprêts, les visages de ces hommes, est plus saisissant que toutes les "compositions". Ne lit-on pas, comme à livre ouvert, sur ces traits marqués ineffaçablement par la lutte, les sentiments les plus nobles et les plus poignants : l'énergie, l'acceptation du destin, et le terrible devoir de vaincre ?

CASSINOU VA-T-EN GUERRE ⁽¹⁾

ROMAN INÉDIT

Par CHARLES DERENNES

— Moi, feignant? Qu'est-ce que tu voulais que je fiche, hier, aujourd'hui et demain?

— Te cacher, té!... dans un vieux four ou dans un trou de renard...

— Ah! tu m'embêtes. J'en veux d'autres... Et j'ai le droit, boire ou manger, de m'en payer tant qu'il me plaira, jusqu'au moment où je pourrai m'engager...

— Toi, t'engager? Pffft! On dit ça!...

Alors Cassinou s'emporta :

— Carogne! De quel droit m'insultes-tu, moi un client et un ami de toujours?... Pas la peine de me lancer des regards de vipère, je ne l'ai pas peur; je n'ai peur de rien, pas même aux Boches, tu entends?... Oui, je te montrerais... Voyez-moi, madame a ses nerfs! Au fait, je comprends ça!... Tu sais train de dire deux mots aux Bascottes, hein?... Ah! le brave homme, il a bien raison... Une sorcière de ton espèce, ça mérite la corde au cou et non des baisers sur le museau!

Marie-Rose se laissa tomber sur un siège... Sans le faire exprès, Cassinou, en parlant de la sorte, avait frappé juste et fort... Elle était jalouse. Son mari, son Baptistin, un si bel homme, ah! est-ce que toutes, jeunes et vieilles, ne lui couraient pas après, là-bas? Surtout à présent qu'il avait repris l'habit militaire... Car elle le revoyait tel qu'il était auprès d'elle, en uniforme, sur une photographie suspendue au mur de leur chambre, sur une photographie maintenant jaunie qu'ils « s'étaient fait tirer » à Bayonne, du temps qu'il y faisait son service et qu'elle lui était fiancée...

— Ce n'est pas vrai... tu mens!... sanglotait Marie-Rose.

— Ah! onah! Je jouerais cent sous que ça y est déjà!... Et c'est rudement bien fait!...

Impitoyable il se leva, prit son bâton en ricanant, et s'en fut non sans avoir, avant de disparaître, « fait les cornes » à Marie-Rose toujours effondrée sur son banc. Mais il ne goûta pas longtemps l'amer plaisir de la vengeance... « Peine d'amour, chacun son tour!... » dit un proverbe du pays. Et Cassinou, qui était un sentimental en fin de compte, était assez superstitieux, comme la plupart des sentimentaux. Il regretta sa riposte triomphante; lui-même, Dieu vivant! n'était pas tellement à l'aise du côté du cœur...

Il se dit :

— Je vais aller voir Marylis... Ce serait terrible, en des jours comme ceux-ci, ah! jours de malheur!... de ne pas être une bonne fois fixé sur ce qu'elle pense, dans le vrai fond d'elle-même...

Quand on s'approche du logis du dentiste, le mal aux dents guérit souvent, et il ne reste plus au client qu'à retourner chez soi jusqu'à

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 2 décembre, n° 107. — Le muletier landais Cassinou est réformé. Certes, il ne croyait pas à la guerre et devenait furieux lorsqu'on en parlait devant lui, en fin de juillet 1914; mais, dès le jour où les affiches de mobilisation sont posées, il éprouve une étrange vexation: tout se passe comme si on l'avait expulsé d'un bal, d'une auberge, d'une fête, lui, l'unique, l'incomparable Cassinou, le plus joyeux drille et le plus glorieux buveur du pays. Et il n'aspire plus qu'au moment où, selon la promesse du comte de Cabiracq, lieutenant de réserve (un ancien ennemi, avec lequel il s'est réconcilié pour l'occasion), il lui sera possible de contracter un engagement volontaire. Mais en attendant, on continue à blaguer Cassinou, et Marie-Rose l'hôtelière du Pin-Rouge le traite énergiquement de feignant.



ce que la douleur recommence.

Or, mal de dents et mal d'amour...

Quand Cassinou aperçut, dès l'entrée du bourg, les murs très blancs et les volets très verts de la jolie Marylis Larribère, et l'écrêteau flottant où, gentiment, était inscrite la profession de l'habitante : Coulturevière... il souhaita bien sincèrement

que la jeune fille ne fût pas là... Ils s'étaient connus tout gamins.

Il n'y a pas d'école à Lourehayre, et c'était celle de Coulombre que fréquentait Cassinou.

Les parents de Marylis habitaient entre Coulombre et Lourehayre. Quatre ou cinq ans durant, le petit garçon et la petite fille étaient allés le matin à l'école et en étaient revenus le soir, la main dans la main. Que de rêves d'avenir contient, même pour les âmes les plus simples et les plus frustes, le nid tiède de deux mains enfantines qui se joignent, qui s'habituent à leur tiédeur réciproque et à leur mutuel soutien!

Depuis, Cassinou était devenu... Cassinou, le seul, l'illustre Cassinou, le plus joyeux vivant et le plus fier noceur qu'on rencontrât de Morcenx à Dax, de Dax à Bayonne. Aux

approches de la vingtième année, à la suite d'un accident que le lecteur connaît déjà certes, mais auquel lui-même n'aimait guère qu'on fit allusion il s'était mis à boiter... Beau quand même!...

Quant à Marylis...

Ah! mes amis, une petite perle, un ange de tous les cent mille vrais bons dieux!... Fine comme une hampe de trémière, et, en guise de fleur, au bout de la hampe, au sommet d'un corps svelte, gracie et pur, une jolie figure dont on n'aurait jamais pu

dire si elle cachait beaucoup de moquerie ou un peu de chagrin... Une peau mate et rosée, des yeux bleus légèrement tirés vers les tempes, une bouche dont le sourire ne laissait rien deviner aux plus hardis, sinon que les dents qu'il découvrirait étaient admirablement blanches... Quand on est aussi jolie, au pays de Marylis, c'est un mérite et même un miracle que de passer sans conteste pour fille sage; Marylis était considérée comme telle; les plus mauvaises langues — Broussette, par exemple, ou Marie-Rose, du Pin-Rouge, — en eussent dit de belles à quiconque se serait permis d'insinuer le contraire...

Et Broussette, Marie-Rose et tous les autres avaient raison sur ce point.

Son père mort, sa sœur mariée, la ferme vendue — ah! la petite maison, entre Coulombre et Lourehayre, devant laquelle Cassinou ne repassait jamais sans éprouver un pinçon au cœur! — Marylis s'était placée à Biarritz, chez une grande dame russe ou polonaise, y avait réalisé quelques économies, puis, dès qu'elle avait pu, elle était revenue s'établir à Hont-Habi... Elle avait du goût, ne se montrait pas « chérante »; les dames de Mont-de-Marsan et de Dax, durant la saison des bains de mer, étaient trop heureuses d'être ses clientes et de se faire habiller, sans trop de frais, par une personne qui avait si longtemps déshabillé une princesse dont le nom finissait en *sh...*

... Décidément, Cassinou n'avait pas de veine! Cinq minutes plus tard, celle qu'il venait voir tout en désirant vaguement ne pas la rencontrer, eût été partie... Près du portail du jardin qui entourait la maisonnette blanche et verte, Marylis, toute parée pour un voyage, accrochait au portebagage de sa bicyclette de menus colis. Quand Cassinou eut fait crier le sable devant le portail, elle leva la tête: « Tiens, c'est toi!... Tu viens me voir?... Entre donc... »

J'ai vu.

Elle lui expliqua qu'elle se rendait pour quelques jours à Coulombre : oui, sa pauvre sœur qui était comme folle !... Son beau-frère — oh ! ce n'était pas qu'il valût très cher, encore un ivrogne, celui-là ! — venait d'être appelé...

— Et tu vois ça d'ici, Cassinou ! Une femme seule avec six enfants !...

— C'est triste, fit Cassinou qui pensait à autre chose.

Jamais elle ne lui avait semblé aussi jolie. Il hasarda :

— Tout cela est terrible ! Hein ? Si l'on nous avait dit que nous en verrions de pareilles... tu te rappelles, quand nous revenions de l'école ?...

— Oh ! toi, tu as de la veine ! Tu verras ces horreurs de loin...

— Moi ? Mais je n'attends que le vingt et un pour m'engager... Et, comme on ne sait jamais ni qui vit ni qui meurt... auparavant... J'aurais voulu, Marylis... j'aurais voulu...

Sa voix s'étranglait dans sa gorge. Marylis, fine mouche, tenta de parer le coup :

— Cassinou, je sais que tu n'es pas un capon, fit-elle avec gentillesse... Au revoir. Tu m'excuses ? Je voudrais être à Coulombre avant midi.

Elle verrouillait le portail. Comme elle tournait la tête à Cassinou, celui-ci se sentit le courage de poursuivre sa phrase :

— J'aurais voulu, auparavant, te dire que je suis toujours dans les mêmes sentiments... te dire...

Elle se retourna vers lui ; il se tut...

— Ne me dis rien ; tu m'as déjà parlé une fois, et ma réponse serait la même. Ne fais pas cette tête de chien battu, mon pauvre ! On est des amis, nous deux, et je te souhaite bien des bonnes choses... En veux-tu la preuve ?

Avant qu'il eût demandé la dite preuve, lui sautant au cou, elle lui donna deux gros baisers qui claquèrent, un sur chaque joue. Cassinou demeura un instant les yeux troubles, les jambes molles ; mais, déjà, Marylis, désireuse de couper court, avait profité du trouble de son prétendant, sauté sur sa bicyclette ; elle allait disparaître au tournant, là-bas...

Sa réponse eût été la même : « Qui a bu boira, qui a couru courra et je ne veux pas pour mari d'un coureur et d'un buveur... » Cassinou se rappelait le bal de la fête votive six mois plus tôt, où il avait enfin osé se déclarer, excité par ses succès de danseur émérite... Il avait alors supplié Marylis de le mettre à l'épreuve, juré de ne plus boire que de la tisane et du lait... Or, un enchaînement fatal de circonstances avait voulu qu'il rencontrât des amis, sur le tard, et rentrât chez lui, le lendemain matin, terriblement ivre, par une route où Marylis ne passait jamais et où il fallut tout justement qu'il se trouvât nez à nez avec elle cette fois-là !

Allons, c'était fini... D'ailleurs, on n'embrasserait pas comme elle venait de le faire, en pleine rue, sans façon, un homme auquel on penserait le moins du monde, surtout quand on est la sage, l'irréprochable Marylis ! Ces deux bons baisers fraternels, ils en disaient plus long encore que le petit air obstiné et raisonnable avec lequel la jeune fille avait repoussé par deux fois le cœur et la main du galant. Maudits baisers ! Cassinou, désespéré, les sentait encore sur chacune de ses joues, plus douloureux que la brûlure d'un affront, ou même qu'une vraie brûlure...

— Eh bé ! je pense que tu sais y faire avec les demoiselles, lui lança ironiquement une voisine qui avait assisté à la scène... et probablement écouté à l'abri d'un volet.

— Des baisers comme ça, crâna Cassinou, c'est dommage qu'il ne soit pas de mode de les recevoir sur la bouche : on les cracherait ! Il avait redressé la tête ; mais son cœur était très lourd.

Les douze coups de minuit, dans les légendes, sonnent le rappel des ombres. Ce dimanche-là, dans tout le pays, les douze



Alors, tandis que Cassinou s'éroulait sur une chaise, un rire tinta, puis un autre, puis d'autres dans la salle.

coups de midi réveillèrent les vivants : le communiqué venait d'annoncer l'entrée des troupes françaises à Mulhouse. Cassinou prit, de la joie générale, une bonne part qu'il promena triomphalement d'auberge en auberge. Mais, sur le soir, une idée navrante lui vint qu'il ne se gêna pas pour exprimer hautement, au café de la Marine : tout serait fini avant qu'il s'en fût mêlé !... Et il pestait dur et ferme contre le décret qui empêchait les gens de bonne volonté de s'engager avant le vingt et un...

La femme de l'herboriste, qui sirotait à la terrasse, avec son mari, la limonade dominicale, émit alors, à haute voix, cette parole profonde :

— Il y en a qui feraient mieux d'être partis avant de se tant faire voir !

Le lendemain, on réquisitionnait les mules de Cassinou... Il s'en fallût de peu qu'il n'en « reçût le coup de sang »... On aurait dû l'avertir, c'était la moindre des politesses... Cela lui attira une nouvelle avanée :

— De quoi se plaint-il encore, celui-là ? fit la femme de l'adjoint sur son passage : on lui prend ses mules, mais on lui laisse sa peau.

Trois jours plus tard, on interdisait la vente de l'absinthe.

Alors, Cassinou eut l'impression horrible que le monde entier était contre lui, contre lui jusque-là si fier et si sympathique ! N'ayant été attaqué directement que par des femmes, il tenta de chercher querelle à des hommes : cela n'eut pour lui d'autre résultat que de se faire moucher une fois de plus : « Mon vieux, en France, en ce moment, on ne fait plus aux coups qu'avec les Boches ! » Ce fut au soir de ce jour que, rentrant chez lui, il vit, tracé sur la porte de son écurie, à la craie et d'une écriture maladroite, un mot incompréhensible : *Embusqué*...

Justement, Brandebal, le coiffeur bossu, passait.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? lui demanda Cassinou.

— Je ne sais pas trop. Ça doit être pour marquer qu'on t'a pris tes mules et que tu n'as plus rien à craindre maintenant.

Par la suite, le même mot résonna souvent sur son passage ; oh ! certes, il n'avait pas l'air d'être prononcé à propos de lui ; mais il est certaines coïncidences qui ne sauraient manquer de soulever la fureur chez des gens généreux, même quand ils ne sont pas sûrs qu'on les insulte.

— Le premier ou la première qui m'embête, je l'étrangle, quoi qu'on dise ou qu'on fasse, cria enfin Cassinou un soir où il sentit trop clairement autour de lui l'hostilité venimeuse ou narquoise... Vous vous taisez, tous et toutes ? Vous avez bougrement raison... Et, maintenant, vous allez voir ce que vous allez voir, c'est moi qui vous le dis, vilain monde !

Et tous ceux qu'il venait de traiter de la sorte se turent, un peu gênés, un peu inquiets, car ce n'était pas de l'air de quelqu'un qui entendait en rester là que Cassinou, ayant traversé la place, venait d'entrer chez le maire...

Quelle était la démarche que Cassinou avait brusquement résolu de tenter auprès de M. le maire ?... On ne sera jamais fixé là-dessus. Peut-être, après tout, avait-il voulu simplement terroriser les plaignants, méduser les médisants, estomaquer les foules.

En quoi il avait pleinement réussi, du reste. C'est que ce diable de Cassinou avait fait ses preuves !... Avec lui « on ne pouvait jamais savoir ».

Dans les Amériques, on bluffe ; ailleurs, on trompe ou l'on abuse ; à Paris, on chine ou l'on fait marcher, — ou bien l'on mystifie, ou bien l'on met dedans... Pour un Gascon de la trempe de Cassinou, nulle de ces expressions ne conviendrait. La chose est tout ensemble plus complexe et plus simple.

L'art, quand on veut se venger de quelqu'un ou simplement s'en gausser, — ce qui est pire que vengeance, — le retourner ou le mettre dans sa poche, c'est de ne jamais lui laisser comprendre sur quel pied il danse. On a l'air de rire ? Bon ! L'autre a de fortes raisons de croire que c'est sérieux. Mais on peut rire aussi pour faire croire à l'autre que c'est sérieux alors que, dans la réalité, ce n'est pas sérieux le moins du monde ; on peut aussi continuer de rire pour que l'autre estime qu'on ne rit plus, ou se mettre à grogner et à geindre pour que l'autre se suppose en face d'une ruse majeure... Et quand l'autre tente, à son tour, de rire ou de se fâcher pour voir où vous voulez en venir, les moyens de le faire dérailler se multiplient ; on les entrevoit d'ici... Jeu passionnant qu'un grand livre ne suffirait pas à expliquer aux profanes ! Cassinou y était passé maître et il le savait ; et les gens le

J'ai vu.

savaient aussi ; et il savait que les gens le savaient ; et les gens savaient qu'il savait qu'ils le savaient...

Aussi, prudemment, débarrassèrent-ils la grand'place, préférant penser à autre chose ou s'occuper ailleurs des événements...

Du haut du perron de la mairie, Cassinou se retourna vers ses concitoyens en dérouté et gronda :

— Pire que des lapins fuyards ! Ça ferait pitié si ce n'était à vomir !

Mais un spectacle inattendu, dès le vestibule, lui retourna les idées. Ils étaient là quelques-uns, de vieux durs-à-cuire du patelin, qui, sous la surveillance amicale de M. Potrelon, l'entrepreneur, s'équipaient plus rigoureusement et plus sévèrement qu'on ne l'avait jamais fait pour telle ou telle battue illustre.

Louberan le tambour, guêtré, enveloppé dans un caoutchouc, un cache-nez en bandoulière et un poignard à la ceinture, était assis, l'air sombre et résolu, sur la première marche du grand escalier. Autour de lui, également résolu et sombres, armés de pied en cap, se tenaient Larrougne l'apothicaire, Juffressan le boucher, Sidoine le rebouteux, Mariredon l'épicier, Cucu le Rien-qui-vaillle, Capbestan le notaire, d'autres encore : une quinzaine en tout... Cassinou connaissait, comme de juste, tout ce monde. Il tira bien courtoisement son béret et prononça, dévoré de curiosité :

— Bien le bonsoir, monsieur Potrelon et la compagnie... Je venais pousser une petite visite à Monsieur le maire...

Les uns et les autres lui répondirent avec une courtoisie égale, comme il se doit.

— Bon sang de Dieu vivant ! fit alors Cassinou de plus en plus aimable et enthousiaste, armés comme vous l'êtes, je ne voudrais pas, ce soir, être un Boche en face de vous ! Et... où allez-vous donc comme ça ?...

— Le pays est pourri d'espions, murmura d'une voix sourde Cucu le Rien-qui-vaillle.

— Pour une fois, il n'est pas soûl et il dit vrai, affirma sentencieusement M. Capbestan, le notaire.

— C'est nous la garde civique, ajouta l'apothicaire Larrougne...

— Tu devrais en être et te rendre utile, Cassinou, poursuivit Juffressan le boucher...

Et Sidoine le rebouteux, qui était bègue, et « peu parlant » en conséquence, jugea le cas intéressant au point de conclure :

— B... b... bien sûr... tu... tu devrais...

Justement M. le maire descendait de son cabinet par le grand escalier. Cassinou se précipita à sa rencontre : « Je venais tout précisément vous voir, monsieur le maire... Si c'est un effet de votre bonté ?... » Le maire remonta l'escalier et introduisit Cassinou dans son cabinet. C'était un petit homme à lunettes, fort riche, d'une famille hautement considérée dans le pays, « bon et brave », et à qui l'on ne reprochait que de ne pas s'être encore marié, à quarante ans passés, d'habiter plus souvent Paris que Hont-Habi, et d'écrire dans les journaux...

— Asseyez-vous, monsieur Cassin, dit-il à son visiteur dès que celui-ci eut passé la porte... Qu'y a-t-il pour votre service ?

Des gens comme M. Leberlucque, maire de Hont-Habi, on les appelle en d'autres endroits du Midi des *refrejons*, des *sang-glaceurs*, des *morts-de-froid*, des *chandelles de glace*... Terribles, ces messieurs qui vous écoutent parler en vous regardant fixement à travers leurs lorgnons, sans bouger, sans souffler mot, et qui, au moment où vous commencez de vous rappeler ce que vous avez à leur dire, vous clouent la langue au palais avec des : pardon ! pardon !... qui vous font oublier le reste. En outre, M. Leberlucque était le seul du pays qui appelât Cassinou de son vrai nom de famille, et qui ne le tutoyât pas ; il lui donnait même du « monsieur », ou du « mon cher Cassin », ce qui était plus déconcertant encore !... Ai-je besoin, bonnes gens, de vous dire que ce pauvre Cassinou était dans ses tout petits souliers !...

— Monsieur le maire, commença-t-il, il faut vous dire que j'ai l'intention de m'engager dès que la chose sera possible...

— Pardon ! pardon ! mon cher Cassin, mais ce n'est pas ici que vous devez vous adresser. Je ne vous félicite pas moins de votre noble intention...

— Merci, monsieur le maire... Un chien de mer et une sole, ça fait deux, et je connais la porte où j'irai frapper, au moment voulu. Il ne s'agit pas de cela... En deux mots, j'ai rencontré Potrelon et les autres, en bas, et comme j'en ai assez de ne rien faire, je voudrais, moi aussi...

— Être de la garde civique ? C'est facile... Et, de nouveau, tous mes compliments. Je vais vous inscrire. Vos nom et prénoms ?... Votre âge ?... Pas de condamnations ?...

— Une petite, monsieur le maire... Un agent, à Bayonne, que j'avais traité de porc à deux pattes...

— Diable !

— Mais il y a eu sursis.

— Oh ! alors, s'il y a eu sursis !... Ceci dit, mon cher Cassin, vous savez en quoi consistent les devoirs que vous voulez bien assumer ?

— A tirer sur les espions comme sur des lapins...

— En dernier recours, et après les sommations d'usage... Vous avez un fusil chez vous, monsieur Cassin ?

— Bien sûr.

— C'est un tort. Vous auriez dû le porter à la mairie dès le début des hostilités. Enfin ! puisque vous allez être autorisé à circuler en portant des armes... Et un poignard ? Avez-vous un poignard ?...

Cassinou pensa : « Cette fois, mon vieux, tu ne m'y reprendras pas... » Il répondit :

— Je n'ai pas de poignard.

— C'est un tort, fit le maire... On ne saurait être trop armé contre les espions. Daignez accepter celui-ci, dont je me suis servi jadis pour la chasse au sanglier... Attendez donc ! J'ai encore un pistolet qui ne vous sera pas inutile... Mais si ! mais si !... Ne faites pas de façons, c'est dans l'intérêt du pays ;

(A suivre.)

CHARLES DERENNES.



1. L'empereur Charles 1^{er} d'Autriche — 2. L'impératrice Zita. — 3. L'archiduc héritier. — 4. Le roi de Saxe. — 5. Le roi de Bavière. — 6. Le tzar de Bulgarie. — 7. Le prince royal de Suède. — 8. Le kronprinz d'Allemagne. — 9. L'infant de Bavière représentant le roi d'Espagne.

ON PORTE EN TERRE FRANÇOIS-JOSEPH, EMPEREUR D'AUTRICHE ET ROI DE HONGRIE

On n'a rien su de son agonie en dehors de ce qu'en ont dit les feuilles officielles. D'après elles, il se serait éteint paisiblement comme un brave homme dans les bras de ses filles appelées à son chevet. Tout, en nous, proteste contre un pareil dénouement. S'il est mort, en pleine conscience, c'est dans l'épouvante des cris de millions de victimes du plus grand massacre que l'Histoire de l'humanité ait

enregistré et dont il est comptable devant les générations à venir. Sur ce document unique, marchant derrière l'empereur Charles 1^{er} on reconnaît les souverains allemands venus pour accompagner François-Joseph jusqu'à son caveau de l'église des Cordeliers. On sait que, soit pour des raisons de préséance d'écue, soit par peur, le Kaiser n'est pas venu à Vienne pour assister aux funérailles de son complice.

J'ai vu.

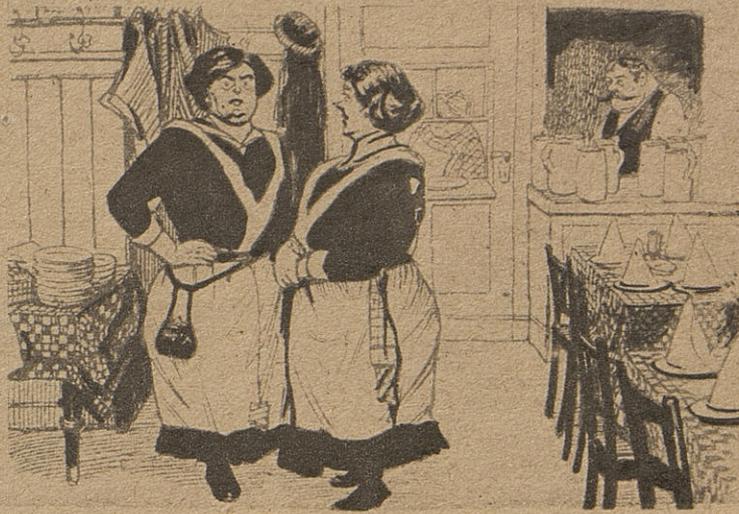
PEINTS PAR LES NEUTRES... ET PAR EUX-MÊMES



L'ESSAYAGE DU KAISER

— Majesté, cet uniforme est un peu grand pour vous!

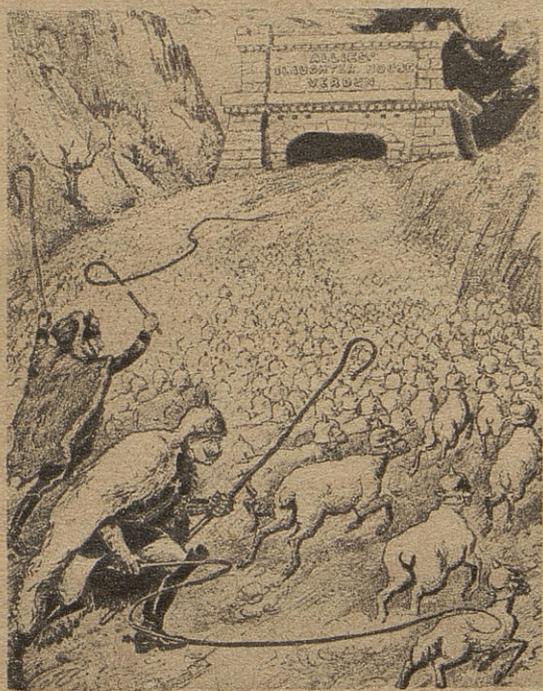
(Dessin de Roza paru dans *Critica*, journal de l'Argentine.)



JOURS SANS VIANDE

Il me semble qu'il y a dix ans que je ne me suis pas mis une tranche de porc dans la bouche.

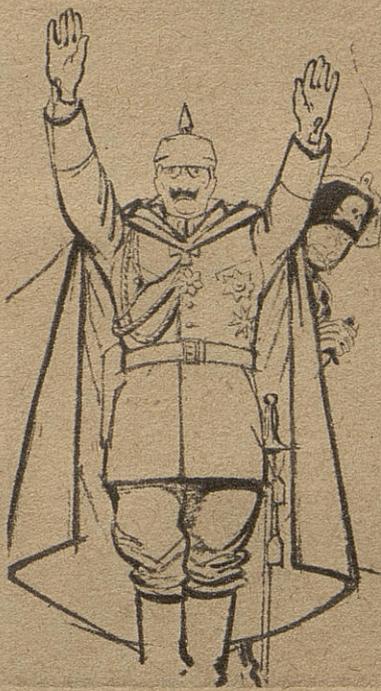
(Texte et dessin parus dans le journal allemand *Simplicissimus*.)



VERDUN

La porte de l'abattoir...

(Dessin de Rogge; paru dans le *New-York Herald*, journal américain.)



LA PAIX ALLEMANDE

Kamarade!

(Dessin de Yaglanda paru dans le journal espagnol *Iberia*.)



ESPOIRS DÉÇUS

Cette année, les grandes manœuvres d'automne se dérouleront en France.

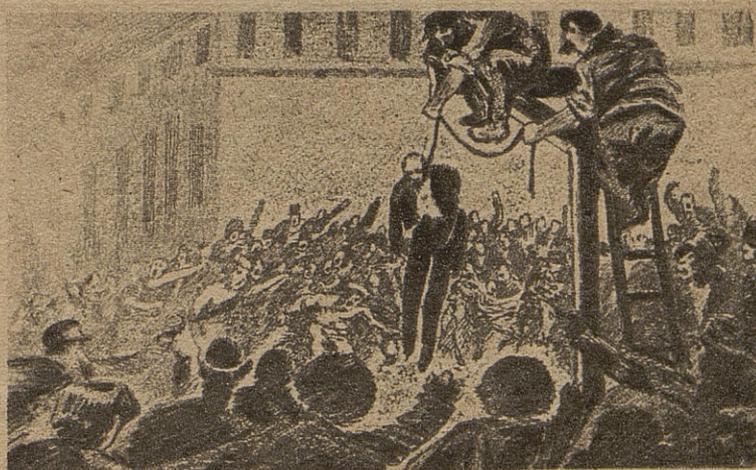
(Paru dans le *Lustige Blätter*, journal allemand du 10 août 1914.)



LES LAURIERS DE VERDUN

Il a un bras trop court.

(Dessin de Yaglanda paru dans le journal espagnol *Iberia*.)



LE RÊVE, OU L'HISTOIRE À L'ALLEMANDE

A Paris : les rues en Août 1914 d'après l'imagination allemande.

(Dessin paru dans le *Lustige Blätter*, journal allemand.)

L'offre insidieuse de l'Allemagne n'a trompé personne, ni les Alliés qui comptent bien imposer la Paix et non l'accepter, ni les Neutres qui savent à quoi s'en tenir sur les promesses du Kaiser et sur son respect de la foi jurée et des traités. Tous ont compris qu'il s'agit d'un bluff destiné, avant tout, à agir sur le peuple allemand dont la détresse économique ne peut plus se cacher. La lecture des journaux allemands et neutres, en particulier des satiriques, en dit long sur la situation intérieure de nos ennemis. Un album récemment paru, "GERMANIA" (1), a réuni une centaine de dessins des plus curieux qui représentent bien les Allemands tels qu'ils se voient eux-mêmes, et tels que les Neutres les dépeignent. Nous donnons ci-contre quelques-uns de ces dessins, les plus caractéristiques.

(1) *L'Édition Française Illustrée*, 3 fr, 50 (envoi franco, contre mandat de 4 francs, étranger 4 fr. 55).



LA REPONSE DE LA FRANCE AU KAISER OFFRANT LA PAIX

"Ce cri de paix qui nous vient d'Allemagne, a dit M. Briand à la tribune du Sénat où il s'expliqua sur la proposition du chancelier, est un cri de faiblesse et aussi une ruse..." Et M. Lloyd George, le même jour, sur la même question, exposant son point de vue à la Chambre des Communes, a prononcé ces graves paroles

qui placent la question sous son vrai jour : "La paix qui n'implique pas une réparation est une paix impossible." Et puis, pour ne nous placer qu'au point de vue français, symbolisé ici par l'artiste, tant de milliers, et de milliers des nôtres seraient tombés, tant d'autres garderaient toute leur vie les traces ineffaçables de la

guerre allemande; tant de veuves, de fiancées pleureraient leurs maris ou leurs espoirs anéantis; tant d'orphelins, leurs pères; nos provinces si durement meurtries en raison de leur fidélité à la patrie: l'Alsace et la Lorraine verraient s'écrouter leur rêve vieux de près de cinquante ans; la France devrait toujours garder ouverte

à son flanc la blessure dont elle a tant souffert... Tous ces sacrifices auraient été vains, tous ces deuils seraient éternels, ces injustices à jamais consacrées!... Nos héros de Verdun "les véritables ambassadeurs de la République", ont fait à ces hypocrites propositions une réponse à la française: ils ont foncé sur l'ennemi...



PRÈS DE BEZONVAUX, LES GRENADIERS ISOLÉS DÉFENDENT UN FORTIN

Notre dernière victoire de Verdun où, suivant le mot du général Mangin, nos soldats ont été "les bons ambassadeurs de la République", abonde en traits d'héroïsme. Voici près de Bezonvaux, nous assure notre correspondant, un document qui témoigne de la bravoure folle d'une section du 6^e d'infanterie qui prit part à l'attaque. Dans leur ardeur à marcher de

l'avant, les hommes se trouvèrent isolés près d'un fortin dont ils s'emparèrent à la grenade, lorsqu'un retour offensif de l'ennemi en forces les obligea à s'abriter. Pendant plus d'une heure, derrière des pans de mur en ruines, armés de leurs seules grenades, ils tinrent résolument tête à l'ennemi qui les sommait de se rendre, jusqu'à l'arrivée d'un de nos bataillons qui les dégagea.

Touchés!

Le début de la chute.

A 30 mètres du sol.

Les débris brûlent.



DEUX TERRIBLES CHASSEURS DE SAUCISSES

Le lieutenant Guynemer. Le sous-lieutenant Nungesser.

UNE CHASSE A LA SAUCISSE PRÈS DE BOUVANCOURT

Entre nos as et nos artilleurs, c'est une magnifique émulation! C'est à qui descendra le plus de "saucisses". Dès qu'un de ces singuliers drachens, si utiles à ceux qui s'en servent, se hasarde dans les airs du côté ennemi, vite nos Guynemer, nos Nungesser, nos Dorme et leurs rivaux, redoutables chasseurs, s'envolent et ne rentrent que lorsqu'ils ont vu la vigie aérienne, frappée par leurs bombes, s'abîmer en flammes sur le sol. Malgré les fokkers et les aviatiks qui jouent le rôle de chiens de garde, nos as sont rarement bredouilles lorsqu'ils

partent en chasse. Et de même, nos artilleurs, presque tous aussi habiles que le pointeur qui abattit un Zeppelin à Revigny, sont devenus maîtres dans l'art de descendre les saucisses. Lors de notre victoire du 15 décembre en avant de Douaumont, une saucisse qui s'était élevée vers la ferme Jolicœur fut aussitôt abattue par un de nos avions. Deux jours auparavant, — ce sont précisément les phases de cette chasse tragique que représentent nos photographies. — nos artilleurs avaient détruit un ballon captif allemand près de Bouvancourt.

LES VALETS DÉMASQUÉS ⁽¹⁾

Il s'avança vers moi, la main tendue, et dans un français correct :

— Mon cher confrère, je suis heureux et honoré de vous voir... Voulez-vous vous asseoir.

Lorsqu'il se fut assis lui-même, je pris la parole.

— Je représente ici, monsieur, lui dis-je, le général A..., auquel vous avez écrit. Je suis un de ses jeunes amis et son collaborateur. Ce que je viens vous communiquer c'est ce qu'il vous aurait exprimé lui-même.

« Il a reçu une lettre signée de vous, l'invitant à une collaboration régulière à une Revue que vous allez fonder : la *Revue Internationale*, revue destinée à étudier tous les problèmes militaires, économiques, financiers communs aux grandes nations. Quelque intérêt qu'offre ce programme, le général A... m'a chargé de vous répondre qu'il jugeait impossible d'y collaborer.

— Pour quelles raisons ?

— Pour des raisons diverses dont voici la principale : c'est qu'il estime ne pas devoir signer un article dans la même revue où un général allemand en signerait un...

— Mais, reprit aussitôt Schwartz, notre revue est tout à fait indépendante. J'ai choisi mon siège de rédaction à Cologne, parce que la ville est centrale et d'accès facile... J'aurais d'excellentes conditions de la part des imprimeurs... Vous voyez vous-même que je suis à l'hôtel et que si la revue se fait en Allemagne, elle n'en gardera pas moins un caractère international et neutre par la variété des pays et la diversité des opinions qui y seront représentées. Votre très distingué et très éminent collègue, le général A... y écrira ce que bon lui semble... oui... ce que bon lui semble...

Et, après un court instant pendant lequel il me regarda :

— Ah ! comme c'est singulier, mon cher

Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro de novembre, n° 106 : Au mois de septembre 1917, un journaliste français (auteur anonyme de ce récit, a été envoyé aux manœuvres du Sud-Ouest, ayant pour collaborateur technique un général en retraite, écrivain militaire qui croit à l'imminence de la guerre. Tous deux sont arrivés à Montauban et se sont arrêtés au buffet de la gare, lorsqu'un étranger se présente à eux : c'est le journaliste bulgare Arène Vandreck. Le lendemain, entre deux thèmes de manœuvres, le journaliste bulgare apprend à ses confrères français le grave accident d'automobile dont fut victime, à Grisolles, le colonel de Winterfeld, attaché militaire d'Allemagne. Et le Bulgare de conclure hypocritement : « Un Allemand de moins. » De retour à Paris, le général convoque son collaborateur et lui montre une lettre qu'il vient de recevoir, par laquelle un nommé Édouard Schwartz, directeur d'une Revue d'Études techniques, lui demande des articles et même de venir s'entendre avec lui au Weimar Palace à Cologne. Le journaliste se rend à sa place à Cologne et descend à l'hôtel où il rencontre Herr Schwartz qui le reçoit dans son bureau.

confrère, comme les Français méconnaissent l'Allemagne... Mais l'Allemagne est pacifique. Elle l'a prouvé, je pense, depuis quarante ans. Qui l'aurait empêchée de vous faire la guerre si elle l'avait désirée ardemment ? qui ? quoi ?...

Et Schwartz eut un sourire, un sourire qui plissa et retroussa sa lèvre glabre, en laissant voir ses dents, du côté droit, comme un dogue. Il sentit aussitôt qu'il

Mais, vous-même ? Écoutez... Faites-moi le plaisir de déjeuner avec moi ; nous avons encore des choses à nous dire...

Je fus sur le point de refuser brutalement. Mais je pensai que ce refus ne me conduirait à rien, que je ne savais rien encore de ce que je cherchais à connaître, que je n'avais pas encore démêlé l'intrigue à laquelle on essayait de mêler mon ami. En une seconde, j'avais résolu de poursuivre l'entretien et j'avais décidé de mon attitude.

— Mais volontiers, répondis-je aimablement.

— Alors, prenez-moi à midi... Nous déjeunerons à la taverne du *Crocodile*. C'est un endroit agréable.

Je retrouvai Schwartz à l'heure qu'il m'avait indiquée. Il me conduisit en voiture à la taverne du *Crocodile* où il m'avait invité. Bientôt nous étions attablés devant ces hors-d'œuvre allemands où le chou rouge domine (sous toutes ses variétés) et devant des chopos importantes. Et il prit la parole :

— D'abord, me dit-il... j'ai donné des ordres pour qu'on vous installe au premier... votre chambre au second était mesquine... Vous serez mieux au premier... Et vous serez, mon cher, à côté du général von Blachel... Eh oui, il est là depuis trois mois... Il est en mission. Il étudie toute cette région... C'est un grand travailleur.

— Mais j'étais fort bien où je logeais.

— Vous serez mieux là où je vous ai fait mettre. Ne discutons pas, je vous en prie. Vous êtes mon hôte, et souffrez que je vous traite comme tel...

— Mais...

— Il n'y a pas de « mais »... Je connais mes devoirs. La civilité m'or-

donne de vous accueillir comme je le fais. Allons, allons, mon cher confrère (et ce mot sonnait bien désagréablement à mes oreilles), entre nous pas de cérémonie.

Et empoignant sa chope d'une main vigoureuse, il buvait une large rasade de bière, les doigts de la main collés sur le verre humide. Puis après quelques banalités sur la nourriture, quelques gaillardises sur les distractions de Cologne, il en venait au véritable objet de notre entretien :

— Vous m'affirmez que votre ami le général A... ne veut collaborer à aucun prix à ma revue... Soit ! Je ne saurais le déterminer ; mais il n'est pas irremplaçable. Vous-même qui avez suivi différentes manœuvres militaires en sa compagnie, qui le voyez souvent, qui pouvez vous inspirer de ses conseils, vous pourriez collaborer très efficacement à mon organe... Nous nous entendrons toujours sur les prix, car j'ai de l'argent... beaucoup d'argent...

« Ah, continuait-il, en changeant subitement le sujet de la conversation, nous



— Il me conduisit en voiture à la taverne du Crocodile.

avait trop parlé et redevint aimable à l'excès.

— Ce que je viens de vous dire est une appréciation personnelle n'ayant rien à voir avec ma Revue, qui ne poursuit pas une œuvre de rapprochement entre l'Allemagne et la France... Mon opinion personnelle est que ce rapprochement est souhaitable : vous êtes les arts, la grâce, l'élégance, nous sommes la force. A nous deux nous ferions de belles et de grandes choses !

J'avais souvent entendu ce langage en Allemagne et il ne me surprit pas de le trouver une fois de plus dans la bouche d'un Allemand. Car j'en avais la preuve maintenant, Schwartz était un Allemand et un agent politique ou militaire allemand. Il n'avait pas mis longtemps à se démasquer. Je lui répliquai simplement :

— Le général A... m'a prié de vous apporter sa décision. Elle est irrévocable. Il ne peut, ni ne veut collaborer à votre revue.

— Ah ! comme il a tort... gémit Schwartz.

n'allons pas boire de la bière tout le repas. Nous allons prendre un petit vin du Rhin... Voyons, du *Rudesheimen* ou du *Liebenfraumilch*... Eh! eh! un joli nom, n'est-ce pas, *Liebenfraumilch*, du lait de femme aimée.

— J'aime mieux le *Rudesheimen* que le lait que vous dites, répondis-je.

Puis, après un silence coupé d'un rire de Schwartz, je repris :

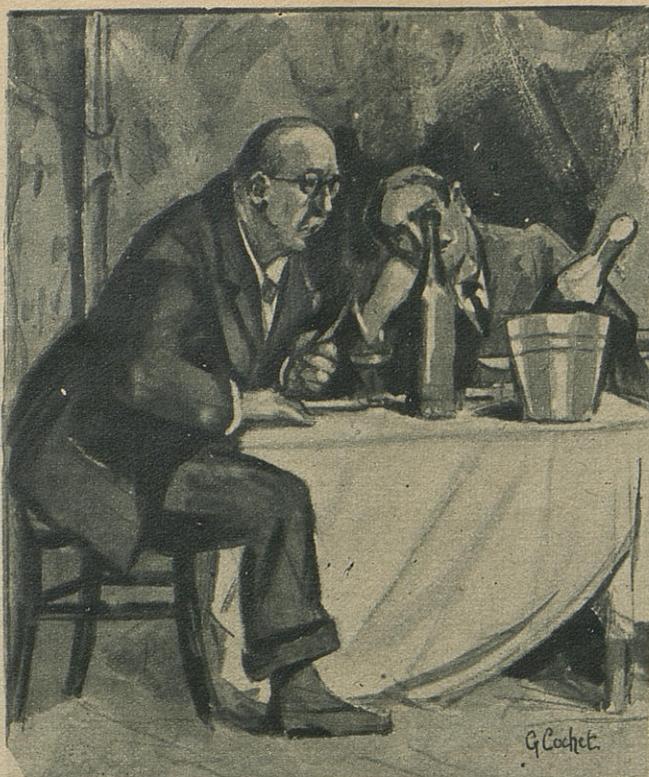
— Mon Dieu... Je ne dis pas non quant à la collaboration...

J'acceptai d'un air engageant, je tenais à savoir où Schwartz voulait en venir et je soupçonnais le fond de sa pensée. S'il la découvrait, c'est moi qui le tiendrais, moi, qui pourrais le démasquer comme un dangereux agent de l'espionnage allemand et le rendre inoffensif puisque connu.

— Ah! je savais bien que nous nous entendrions... Cela va être agréable de collaborer ensemble, reprenait-il. Vous me donnerez, je suis sûr, d'excellents articles, et moi je pourrai vous récompenser largement d'un tel effort. Une collaboration bien comprise serait intéressante avec un journaliste intelligent comme vous, actif, répandu; il y a une grande tâche à remplir. Et tenez, je pourrais vous communiquer certaines suggestions, même au point de vue militaire... Ainsi votre maître et ami le général A... s'obstine à écrire qu'il faut fortifier la région du nord de la France, que les Allemands pénétreront en France par la Belgique... Eh bien, c'est faux! Les Allemands ne violeront pas la Belgique... Eh! par Dieu, qu'iraient-ils faire en Belgique? Et puis, ils ne songent pas à faire la guerre.

— Je n'en suis pas aussi sûr que vous.

— Mais non! Il faut le répéter en France...



Il s'était rapproché de moi et parlait à voix plus basse.

vos dépenses de guerre sont assez élevées et les nôtres aussi. Ne vaudrait-il pas mieux consacrer cet argent à des œuvres sociales?

— Eh! certes, mais...

— Mais quoi? Moi, je vous assure qu'il faut le dire. Et parce que c'est vrai... Et parce que c'est une bonne œuvre.

Il s'était rapproché de moi et parlait à voix plus basse. Je sentais, quand il parlait,

son souffle me venir battre la joue... je le regardais.

— Une bonne œuvre, et si vous voulez y collaborer, nous nous entendrons. Je vous l'ai déjà dit, j'ai beaucoup d'argent...

Nous nous étions arrêtés de manger l'un et l'autre.

Ses yeux fixèrent les miens. Il avait à la fois dans son regard, de la dureté, de la volonté, du doute. Il guettait ma réponse et son visage était immobile.

— Monsieur Schwartz, lui répondis-je enfin, vous vous méprenez. Permettez-moi de vous le dire, fis-je en souriant, vous n'êtes pas très adroit. Est-ce cela qu'on vous a appris dans les états-majors allemands ou au service des Renseignements?

— Que dites-vous? interrompit-il, sur un ton sec et dur.

— Je dis que c'en est assez ainsi, que je suis venu sachant où j'allais mais voulant avoir la certitude de ce que je supposais seulement.

— Vous vous trompez.

— Je ne me trompe pas... Oh! vous y mettez évidemment des formes. Mais sous l'apparence d'une collaboration largement rétribuée, d'une entente confraternelle, il s'agit rien moins que de désarmer mon pays et de l'endormir dans une confiance et dans une sérénité dangereuses. Eh bien, monsieur Schwartz, savez-vous ce que je serais si j'avais accepté la mission dorée que vous vouliez me confier? Je serais un traître tout simplement... un traître si j'appelle les choses par leur nom.

(A suivre.)



(L'illustration communiquée par le 1^{er} journal.)

LE CAPITAINE DE BEAUCHAMP A VENISE, APRÈS SON RAID DE MUNICH

Nous avons annoncé ailleurs la mort de l'aviateur de Beauchamp, le héros des raids d'Essen et de Munich, tué en combat aérien lors de la dernière victoire de Verdun. Le voici au milieu de ses camarades français chargés de protéger Venise contre la barbarie des aviateurs

ennemis qui veulent anéantir la " Perle de l'Adriatique ". On sait l'accueil triomphal qu'ils lui firent après son raid sur Munich où le hardi capitaine couvrait d'une seule traite 700 kilomètres en pays ennemi et bombardait des villes qui se croyaient invulnérables.



LES CAISSONS PARTENT RAVITAILLER LES CANONS SUR LA LIGNE DE FEU

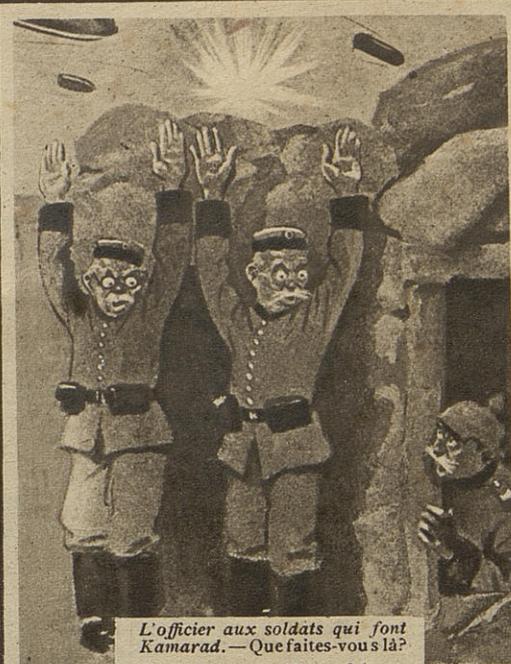
Sur la route qui monte durement, les caissons en longue file vont au galop, apportant leurs chargements d'obus aux pièces qui tirent sans discontinuer. Le convoi passe dans un bruit d'enfer sur le sol durci enfin par les dernières gelées et que martè-

lent les sabots des chevaux robustes, tendus de tous leurs muscles. Droits sur leurs montures ou assis sur leurs caissons, les hommes regardent tous au loin, sur la ligne, où les artilleurs, sous le feu, attendent leur venue avec une fébrile impatience.

J'ai vu.
EN MARGE DE LA GUERRE



Le général Gouraud, résident général au Maroc, fait ses adieux à ses officiers sur le front de Champagne.



L'officier aux soldats qui font Kamarad. — Que faites-vous là?
Les soldats. — Nous faisons de la gymnastique suédoise.



Le général russe Palitzine qui a remplacé le général Gilinsky sur le front français, comme membre du Conseil interallié.



Au théâtre Edouard VII: Signoret dans la scène du Corbeau de la spirituelle revue de Rip "All Right".



Miss Lloyd George, fille du Premier anglais, offrant à un officier l'insigne de l'Italian Flag Day.



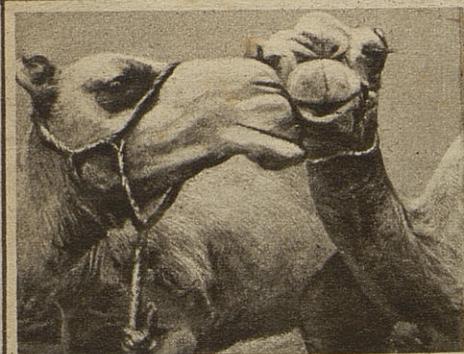
Le compositeur André Caplet, croix de guerre.



Après une brillante attaque, les musiques de la 5^e division exécutent, près de Verdun, la "Marche héroïque de la Division" composée par le sergent André Caplet, Grand prix de Rome, plusieurs fois cité comme agent de liaison.



Au théâtre Edouard VII: M^{lle} Jane Marnac dans l'un de ses rôles de la revue de Rip "All Right".



Deux "auxiliaires" de l'armée anglaise d'Égypte échantent leurs impressions.



Le sculpteur Antonin M. Frédéric Febvre, de Mercié qui vient de la Comédie française, mort récemment.



L'HOMME-TANK

Comment les humoristes anglais représentent l'impression de terreur et de rage produite outre-Rhin par le nouveau ministre Lloyd George.

UNE SEMAINE DE GUERRE :
du 13 au 19 décembre.

MERCREDI 13 DÉCEMBRE. — Le paquebot *Algérie* est coulé par un sous-marin.
— A la Chambre française, M. Briand demande de régler par des décrets toutes les questions urgentes.
JEUDI 14. — M. Pokrowsky devient ministre des Affaires étrangères de Russie.
— Les Germano-Bulgares bombardent Monastir.
— Mort du sculpteur Antonin Mercié.
VENDREDI 15. — Les Français prennent Valcherauville, Louvemont, Harcourt et font 9 500 prisonniers.
— Ultimatum des Alliés à la Grèce.
— La Russie repousse les propositions de paix de l'Allemagne.
SAMEDI 16. — La Grèce cède à l'ultimatum des Alliés.
— Les Français enlèvent Bezonvaux; le chiffre des prisonniers dépasse 11 000.
DIMANCHE 17. — Le cabinet autrichien Spitzmuller est constitué.
— Les Russes repoussent une double offensive dans la direction de Kovel.
LUNDI 18. — Le capitaine aviateur de Beauchamp est tué devant Verdun.
— Remise à Paris de la note allemande concernant les propositions de paix.
MARDI 19. — Devant les Communes, M. Lloyd George repousse les propositions allemandes.
— Séance secrète au Sénat français.



AU CRÉNEAU : LE VRAI CHIEN DE GARDE

Ce " poilu " à quatre pattes qui répond au nom de Trott, a été cité à l'ordre du jour pour sa bravoure et — pourquoi pas? — pour son intelligence. Blessé quatre fois sous le feu de l'ennemi, au cours de missions dangereuses, il arbore à sa vareuse d'hiver comme un homme ! Dans le militaire, ce héros à quatre pattes, qui appartient au ... régiment

d'infanterie, est guetteur. Tapis au ras du parapet de la tranchée, il " sent le boche ", et son flair infallible a déjà déjoué diverses attaques sournoises et nocturnes. Nous avons le chien sanitaire, voici maintenant le chien de défense. Et il s'est trouvé des politiciens en mal de taxes guerrières pour maladroitement prétendre imposer ce " meilleur ami de l'homme " !...